



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 3 — No. 11 — Avril 1900.

—*****—

- D. 1. DE LA PASSION. *Asp.* et Int. sans *Gloria Patri. Kyr.*
du Car. I Vêp. du suiv., mêm du dim.
- L. 2. S. François de Paule, conf.
- M. 3. De la férie.
- M. 4. S. Isidore, évêque, confesseur et docteur.
- J. 5. S. Vincent Ferrier, conf.
- V. 6. Notre-Dame de Pitié, *dbl. maj.*
- S. 7. De la férie.
- D. 8. DES RAMEAUX, *Asperges* et Int. sans *Gloria Patri.*
Bénédic. des Rameaux qu'on tient à la main pendant la Proce-
sion, la Passion et l'Évangile. *Kyr.* du Car. Vêp. de ce dim.
sans suffrages.
- L. 9. }
M. 10. } De la férie.
M. 11. }

- J. 12. JEUDI-SAINT, *Kyr.* 2 ton. Com. du Clergé. Reposoir.
 V. 13. VENDREDI-SAINT, Vén. de la Croix. (Fête légale.)
 S. 14. SAMEDI-SAINT, Litanies doublées. *Kyr.* 2 cl.
 D. 15. PAQUES, 1 cl. *Kyr.* royal. *Hæc dies*, debout *Regina Cæli*. Vêpres de Pâques.
 L. 16. De l'octave, *dbl.* 1 cl. (fête légale)
 M. 17. De l'oct., *dbl.* 1 cl.
 M. 18. }
 J. 19. } De l'octave, *semid. privilégiée.*
 V. 20. }
 S. 21. }
 D. 22. QUASIMODO, 1 après Pâq. *Kyr.* du Temps Pascal. II Vêp.,
 L. 23. S. George, mart.
 M. 24. S. Fidèle de *Sigmaringen*, martyr.
 M. 25. S. Marc, Evang., 2 cl. Procession et messe des Rogations
 en violet.
 J. 26. SS. Clet et Marcelin, papes et martyrs.
 V. 27. N.-D. du Bon Conseil, *dbl. maj.*
 S. 28. S. Paul de la Croix, confesseur.
 D. 29. II. après Pâq. S. Pierre, martyr. *Kir.* des dbles. Vêp. à
 cap. du suiv., mém. du préc. et du dim.
 L. 30. Ste Catherine de Sienne, vge.

Trois, s'aidant l'un l'autre, portent le fardeau de six.

(*Proverbe espagnol.*)

• Qui entreprend ce qu'il ne peut, rencontre ce qu'il ne veut.

(*Proverbe italien.*)

N'attends jamais que ton ami fasse ce que tu pourrais faire
 toi-même.

(*Proverbe portugais.*)

Une once de discrétion vaut deux onces d'esprit.

(*Proverbe anglais.*)

Si tu aimes le miel, ne crains pas les abeilles.

(*Proverbe nègre.*)

L E
TEMPS PASCAL*



On donne le nom de *Temps pascal* à cette période de semaines qui s'étend du dimanche de Pâques au samedi après la Pentecôte. Cette portion de l'*Année liturgique* en est la plus sacrée, celle vers laquelle converge le Cycle tout entier. On le concevra aisément, si l'on considère la grandeur de la fête de Pâques, que l'antiquité chrétienne a décorée du nom de *Fête des fêtes*, de *Solennité des solennités*, en la manière, nous dit saint Grégoire Pape, dans son Homélie, sur ce grand jour, que le sanctuaire le plus auguste était appelé le *Saint des saints*, et que l'on donne le nom de *Cantique des cantiques*, au sublime épithalame du Fils de Dieu s'unissant à la sainte Eglise. C'est, en effet, au jour de Pâques que la mission du Verbe incarné obtient l'effet vers lequel elle n'a fait que tendre jusqu'ici ; c'est au jour de Pâques que le genre humain est relevé de sa chute, et rentre en possession de tout ce qu'il avait perdu par le péché d'Adam.

Noël nous avait donné un Homme-Dieu ; il y a trois jours, nous avons recueilli son sang d'un prix infini pour notre rançon. Mais au jour de Pâques, ce n'est plus une victime immolée et vaincue par la mort que nous avons sous les yeux ; c'est un vainqueur qui anéantit la mort, fille du péché, et proclame la vie, la vie immortelle qu'il nous a conquise. Ce n'est plus l'humilité des langes, ce ne sont plus les douleurs de l'agonie et de la croix ; c'est la gloire, d'abord pour lui, ensuite pour nous. Au jour de Pâques, Dieu recouvre en l'Homme-Dieu ressuscité son œuvre première ; le passage de la mort n'a pas laissé plus de trace que celui du péché dont l'Agneau divin avait daigné prendre la ressemblance ; et ce n'est pas lui seulement qui revient à la vie immortelle ; c'est la race humaine toute entière. " La mort était entrée par un homme, nous dit l'Apôtre ; par un homme aussi commence la résurrection des morts ; et de même que tous sont morts en Adam, ainsi tous recouvrent la vie dans le Christ. "

L'anniversaire de ce sublime événement est donc chaque année le grand jour, le jour d'allégresse, le jour par excellence; c'est à lui qu'aspire l'année tout entière; c'est sur lui qu'elle est fondée. Mais comme ce jour est saint entre tous, puisqu'il nous ouvre les portes de la vie céleste, dans laquelle nous entrerons ressuscités comme le Christ, l'Eglise n'a pas voulu qu'il vint luire sur nous avant que nous eussions purifié nos corps par le jeûne et nos âmes par la componction. C'est dans ce but qu'elle a institué la pénitence quadragésimale, et qu'elle nous a même avertis, dès la Septuagésime, que le temps était venu d'aspirer aux joies pures de la Pâque, et de nous disposer aux sentiments que son approche doit inspirer. Voici que nous avons achevé cette carrière de préparation, et le Soleil de la Résurrection se lève sur nous.

+++++

Cassiodore, écrivant, au nom du roi Athalaric, à un personnage nommé Sévère, raconte un prodige qui avait lieu annuellement, la nuit de Pâques, en Lucanie, près de la petite île de Leucothé, dans un lieu appelé Marcilianum. Il y avait là une large fontaine, dont les eaux étaient d'une si admirable pureté, qu'elles imitaient la transparence de l'air. On l'avait choisie pour l'administration du baptême dans la nuit de Pâques. A peine le prêtre avait-il commencé les solennelles prières de la bénédiction sous la voûte naturelle qui couvrait cette fontaine, que l'eau, paraissant prendre part aux transports de la joie pascale, croissait dans le bassin; en sorte que si elle s'élevait auparavant jusqu'à la cinquième marche, on la voyait monter jusqu'à la septième, comme pour aller au-devant des merveilles de grâce dont elle allait être l'instrument: Dieu montrant par là que la nature même insensible peut s'associer, quand il le permet, aux saintes joies du plus grand des jours de chaque année.

Saint Grégoire de Tours parle d'une fontaine qui existait de son temps dans une église de l'Andalousie, en un lieu nommé Osen, et dont le phénomène miraculeux servait pareillement à discerner le véritable jour de la Pâque. Tous les ans, l'évêque se rendait avec son peuple à cette église le Jeudi saint. Le lit de la fon-

taine était en forme de croix et orné de mosaïques. On constatait qu'elle était entièrement à sec ; et, après diverses prières, tout le monde sortait de l'église, et l'évêque en scellait la porte de son sceau. Le Samedi saint, le pontife revenait escorté de son peuple on ouvrait les portes, après avoir vérifié l'intégrité du sceau. Etant entré, on apercevait la fontaine remplie d'eau jusqu'au dessus de la surface du sol, sans toutefois qu'elle répandit. L'évêque prononçait les exorcismes sur cette eau miraculeuse, et y versait le chrême. On baptisait ensuite les catéchumènes ; et lorsque le sacrement avait été conféré à tous, l'eau disparaissait immédiatement, sans que l'on sût ce qu'elle devenait. Les chrétientés de l'Orient étaient aussi témoins de semblables prodiges. Jean Mosch parle, au VII^e siècle, d'une fontaine baptismale en Lycie que l'eau remplissait chaque année, la veille de Pâques ; mais elle demeurait les cinquante jours entiers, et tarissait tout d'un coup, après la fête de la Pentecôte.

DOM GUÉRANGER.

Salut à Marie.

MARIE, MODÈLE DE CHARITÉ.

JE vous salue, ô suave Vierge Marie, qui, portant dans votre sein le Roi de gloire, avez gravi, sur l'ordre du Saint-Esprit, les montagnes de la Judée, avez visité votre cousine sainte Elisabeth, l'avez saluée, et vous êtes mise à son service. Visitez aussi, je vous prie, ma pauvre âme, et faites que, tous les jours de ma vie, je sois votre très fidèle serviteur, et vous aime du plus chaste amour.

Le sceptique écrivain Volney était sur un vaisseau ; tout à coup s'élève une furieuse tempête. Oubliant lui-même les funestes doctrines qu'il enseignait, il prend le chapelet d'une femme qui priait au côté de lui, s'agenouille et prie avec une ferveur qui étonne.

Lorsque le danger fut passé, un de ses amis ne put s'empêcher de lui dire : " Que faisiez-vous donc tout à l'heure ; vous priez comme une bonne femme ! — Mon ami, répond Volney, en détruisant lui-même son désolant système d'athéisme, on peut être incrédule et athée dans son cabinet, mais, lorsqu'on se trouve entre le tonnerre qui gronde et l'abîme des eaux qui mugit sous les pieds, on est bien forcé de croire. "

Le papa Cormier.

Le soleil entrait crûment dans l'atelier, projetant sur le plancher des ombres vigoureuses, nettement arrêtées.

Baignés dans son éclatante lumière, les bras retroussés jusqu'au-dessus de la saignée, les ouvriers *varlopaient* avec fureur.

C'est aujourd'hui samedi, l'ouvrage doit être livré une heure avant la sortie, à cause du nettoyage général; et dame! il ne faut pas s'amuser aux bagatelles de la porte.

" De l'huile de bras! " crient partout les contremaîtres: " Allons, houp! " Et du premier au quatrième étage, du plus jeune des marsoins jusqu'au plus chevronné des anciens, il règne une ardeur qui fait plaisir à voir: les fers des rabots mordent nerveusement dans les planches; les varlopes glissent, méthodiques et puissantes, le long des établis, entassant les masses frissotantes de copeaux aux âcres senteurs de sapin et de chêne, et au travers desquels, capricieusement, se jouent les rayons du soleil; et par-dessus tous ces bruits, plane, stident et brutal, le sifflement des grandes *circulaires*.

Pour s'entraîner, d'établi en établi, s'élèvent des couplets de marche:

Un éléphant, ça trompe!
Ça trompe!

Ou bien:

Ah! mesdames, ah! quel bon fromage!

Et, à mesure que l'aiguille tourne là-bas, à la vieille horloge, on remarque un *decrescendo* d'abord insensible, puis très marqué; ce sont les ouvriers qui ont fini leur tâche.

" Tiens, Achille de mon cœur, flanque-moi mon pot à colle sur la deuxième à gauche, et dis-lui bien qu'il ne me reverra plus d'ici au moins 36 heures.

— Eh! papa Cormier, on a des projets pour demain?

— Un peu, et toi?

— Moi, je vous accompagne.

— Oh! du coup, ce que tu serais pincé, mon garçon! Devine où je vais? Tiens! une bouteille à soixante, acceptes-tu?

— Entendu! vous allez à Suresnes?

— Non.

— A Bougival?

— Pas davantage.

— Enfin, vous n'allez qu'à Paris ou dans les environs.

— Je vais à Paris.

— Alors, c'est un endroit drôle; voyons, au Père Lachaise?
aux Catacombes?

— Tiens! donne ta langue au chat, un jeune sans-culotte comme toi, ça ne peut même pas songer à ça? Et bien! je vais au Sacré-Cœur."

Et devant le regard clair, la réponse décidée du vieil ouvrier, le jeune camarade n'eut même pas un geste d'étonnement.

"Non! père Cormier, je n'y aurais probablement pas pensé; mais vous auriez pu perdre votre litre tout de même, allez!"

Il y avait de tout dans cette dernière parole, mais surtout un regret, un ennui d'avoir été pris pour libre-pansard. Aussi, quand le vieux papa Cormier, l'œil malin, la bouche un peu moqueuse, lui dit, tout en bourrant sa pipe:

"Et tu m'accompagnes toujours?"

Achille répondit carrément, en le regardant bien en face:

"Et pourquoi pas?"

— Tiens! tiens! mais il y a du bon là-dedans, mon garçon; je croyais pourtant que tu étais un peu de la clique?

— J'en suis revenu, père Cormier, mais je ne suis pas si avancé que vous. Dans une foule de vos histoires, il y a un tas de choses que je ne comprends pas bien. Tenez, demain, nous allons au Sacré-Cœur, c'est entendu; mais expliquez-moi un peu ce que c'est que ça. Le crucifix, la Sainte Vierge, les messes en noir, pas de difficultés; j'avais une bonne vieille femme de mère qui me les a expliqués à fond, mais le Sacré-Cœur?

— C'est pour le bon motif que tu demandes ça, petit?

— Père Cormier, je comprends que vous n'avez pas pleine confiance en moi, mais depuis quelque temps.....

-- Très bien, suffit! alors écoute:

Tu me parlais tout à l'heure de ta bonne vieille femme de mère, et tu as raison; elle t'aimait à se retirer le pain de la bouche pour

le mettre dans la tienne. Or, quand tu étais tout petit, elle te coupa un jour tes cheveux ; c'était pas des baguettes de tambour comme aujourd'hui ; c'était, au contraire, de la vraie soie toute blonde, toute dorée.

Bien plus tard, j'allai la voir, tu étais alors au service ; et je me souviens d'un jour où je la trouvai tout en larmes, elle venait de recevoir une lettre lui annonçant que tu étais bien malade, à l'infirmerie d'Angoulême ; et la pauvre vieille, pour se donner un peu l'illusion de ta présence, pleurait en embrassant la petite mèche de tes cheveux d'enfant, qu'elle avait conservée ! Est ce respectable, ce sentiment-là, mon petit Achille ?

— Quelle question !

— Eh bien ! les hommes font mieux encore ; quand ils veulent honorer un de leurs semblables, que Dieu a rappelé à lui, ils ne prennent pas ses cheveux qui ne signifient pas grand'chose, ils prennent son cœur, et le conservent avec respect : c'est ce que les Hollandais ont fait pour l'amiral Ruyter, les Anglais pour Nelson, les Français pour Turenne, Desaix, etc., etc. Et en honorant le cœur de leurs grands hommes, ils veulent honorer surtout les beaux sentiments, les idées généreuses, les dévouements, sous l'impulsion desquels ce cœur a si souvent battu.

Le cœur, c'est la meilleure partie de nous-même.

On peut avoir une intelligence étonnante et être une profonde canaille.

Idem pour la volonté. Mais, quand on a un grand et bon cœur, oh ! alors, c'est tout le contraire.

Tu me suis ?

— Parfaitement.

— Alors, tu dois déjà voir clair dans le culte du Sacré Cœur. Nous autres, chrétiens, nous honorons Jésus-Christ, et crânement encore, malgré les sans-culottards de ton ex-acabit. Mais dans Jésus-Christ, il y a quelque chose qui nous frappe davantage, quelque chose à qui nous devons tout dans le passé, et dont nous espérons tout dans l'avenir, c'est le cœur.

Pourquoi s'est-il occupé de nous, le Christ, et même du vieux Cormier ? C'est parce qu'il nous aimait. Or, qu'est-ce qui aime

dans l'homme? C'est le cœur. Donc c'est au Cœur du Christ que nous devons tout; donc, c'est lui que nous devons surtout honorer.

— D'accord, mais c'est nouveau, ce culte-là?

— Du nouveau! pauvre agneau!" et le père Cormier tourna le fourneau de son brûle-gueule face à la terre, ce qui constituait pour lui un signe de suprême commisération.

"Tiens! à Solférino, le maréchal nous avait mis devant une batterie soignée, quelque chose d'un peu bien, je t'assure, et il nous avait dit: Ne la démasquez qu'au bon moment, quand les Ostrogoths arriveront, ne croyant avoir affaire qu'à vous; mais alors, à mitraille, et dans le mille!

Eh bien! le Sacré-Cœur, c'était une batterie cachée; elle était toujours là, mais le bon Dieu se disait: Attendons, attendons encore, et à l'époque des Frères Trois-Point, des sans-culottes, des chéquards, quand une masse de bourgeois ne penseront qu'à leur galette ou à celle des autres pour la filouter, alors, vlan! apparaît le culte du Sacré-Cœur, c'est-à-dire le culte de l'abnégation, du sacrifice, de l'amour au onzième degré plus un. Ah! tu verras, mon petit Achille, dans quelques années, quand le Sacré-Cœur, tout puissant, tout colossal, va s'élever sur ce Paris, ah! alors!..."

Et le fourneau de la pipe du père Cormier fit subitement volte-face, regardant le ciel!

.....
 HARMONIE IMITATIVE. — Le gavroche patisien a trouvé pour désigner les voitures automobiles. le terme expressif de *teuf teuf*.

Les philologues flamands sont loin de cette concision et avec la placidité de leur race, ils ont baptisé le même engin destructeur un *snelpaardelooszoondeerspoorwegpetroolrijtuig*.

Voyez-vous le passant menacé d'écrabouillement par la terrible machine, et auquel un ami crie l'avis salutaire: "Gare au *snelpaar*..."? On fera bien de s'y prendre à temps pour éviter un malheur.

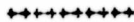
Quoi qu'il en soit, l'étymologie de ce nom compliqué est des plus respectables, jugez:

Snel, rapide; *paardeloos*, sans cheval; *zoondeerspoorweg*, sans rails; *petroolrijtuig*, mû par le pétrole.

GRAND PÈLERINAGE CANADIEN
 À
 PARAY-LE-MONIAL.

Directeur spirituel, R. P. PICHON, S. J.

Organisateur, M. L. J. RIVET, MONTRÉAL.



Haute approbation.

On peut lire ci-après les Lettres de son Excellence le Délégué Apostolique et de nos Seigneurs les Evêques unanimes à apprécier chaleureusement et à favoriser le Pèlerinage.

Représentation Paroissiale.

Il est vivement à souhaiter que chaque paroisse canadienne, tant au Canada que dans les centres canadiens des Etats-Unis, ait son représentant officiel à Paray-le-Monial, le 22 juin prochain. Cette très heureuse idée, lancée par un pieux évêque, sera embrassée, nous l'espérons, par tous les Canadiens dévoués au Cœur de Jésus. Ce serait le vrai moyen de donner au Pèlerinage un caractère éminemment national et de faire participer efficacement tout le pays aux fruits abondants de salut que nous en attendons.

A Trois-Rivières.

L'on nous apprend qu'un *comité* s'est formé dans la ville de Trois-Rivières, sous la haute direction de Monseigneur Cloutier, dans le but de recruter des adhérents et de favoriser particulièrement l'idée de la représentation paroissiale. Il est à souhaiter que pour le succès du Pèlerinage un comité local s'organise aussi sous la direction de l'Ordinaire dans nos principales villes.

Remerciements à la presse.

Nous sommes heureux d'offrir ici l'hommage de notre gratitude aux Révérends Directeurs des revues ou semaines religieuses ainsi qu'à Messieurs les journalistes, tant au Canada que dans les centres canadiens des Etats-Unis, qui se sont prêtés avec tant de bienveillance au rôle de hérauts de l'Œuvre Sainte. Nous osons espérer qu'ils voudront bien nous continuer un généreux concours.

Album de la Consécration.

Nous attirons encore une fois l'attention sur ce sujet. Tous les Canadiens qui veulent s'unir aux pèlerins dans cet acte solennel sont priés d'envoyer leur signature aux Bureaux du MESSAGER en se conformant autant que possible à la direction donnée à ce sujet.

Adhésions.

Déjà les pèlerins s'annoncent nombreux. Nous prions les personnes déterminées à prendre part au pèlerinage d'envoyer leur adhésion *le plus tôt possible, avec un versement de \$ 25.00*, le tout à l'adresse du Dr. A. N. Rivet, 418 rue Rachel, Montréal, en l'absence de son frère, M. L. J. Rivet.

Les listes des pèlerins devront être *fermées vers la fin d'avril*.

Avis aux intéressés.

Nous prions encore une fois ces personnes de se hâter d'envoyer leur adhésion avec le versement susdit, afin que nous sachions au plus tôt à quoi nous en tenir, et que nous puissions sûrement nolisier un vaisseau à l'avance pour le service spécial des pèlerins, ce qui serait infiniment préférable, si les pèlerins sont très nombreux. Or nous ne pourrons le faire si l'on ne se hâte et si l'on attend jusqu'à la fin d'avril.

Prière donc d'envoyer son adhésion avec versement de \$25.00 d'ici au 15 avril.

Prix du voyage

Voici les prix définitifs : 1ère classe en steamer - \$225.00
2ème " " " " - 190.00

Durée du pèlerinage :

Elle sera de 38 jours.

Toutes les dépenses du voyage sont comprises dans les prix susdits.

Canadiens des Etats-Unis.

Nous souhaitons vivement que nos compatriotes des centres canadiens des Etats-Unis soient dignement représentés dans ce beau et salubre mouvement. Nous nous permettons de demander à MM. les Curés des paroisses canadiennes leur précieux concours.

Lourdes et Rome.

Les pèlerins qui voudront poursuivre jusqu'à Lourdes et Rome devront en faire la demande spéciale.

Pour Lourdes, Ire classe en steamer \$275.00
 Pour Rome " " \$350.00 à \$400.00

HAUTE APPROBATION

**DE SON EXCELLENCE LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE
 ET DE NOS SEIGNEURS LES ÉVÊQUES.**

Au pèlerinage Canadien à Paray-le-Monial

NOUS sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs les lettres suivantes de Son Excellence le Délégué Apostolique et de Nos Seigneurs les Evêques. Ces lettres adressées au Révérend Père T. Filiatrault, Supérieur des Jésuites au Canada, qui avait humblement soumis le projet à leur bienveillance, témoignent assez de l'accueil profondément sympathique donné à notre Pèlerinage par le digne représentant du Saint-Siège et par l'épiscopat canadien.

Rien ne nous fait mieux augurer du succès que cette bénédiction épiscopale accordée avec un si vif empressement, et une chaleur tout apostolique. Nous aimons même à y voir un garant du succès : cette haute et chaleureuse approbation est plus qu'un puissant motif d'encouragement pour nous et pour les fidèles, elle nous assure encore, croyons nous, le concours généreux d'un clergé pieux et zélé, concours sur lequel nous osons par-dessus tout compter pour la réalisation d'un dessein si propre à glorifier le CŒUR de JÉSUS dans notre cher et bien-aimé Canada.

OTTAWA, Canada, le 20 Février 1900.

Mon Très Révérend Père,

J'ai appris avec une joie profonde qu'un pèlerinage canadien s'organisait présentement pour aller s'unir, dans le sanctuaire de Paray-le Monial, aux autres pèlerinages du monde catholique, qui, au déclin du XIX^e siècle et presque à l'aurore du XX^e, désirent s'y consacrer au SACRÉ-CŒUR de JÉSUS et y recueillir les grâces et les bénédictions que ce CŒUR aimant et géné-

reux ne manquera pas de distribuer en abondance. Je ne saurais trop encourager ce projet : je le bénis de tout cœur et j'ai le doux espoir qu'il réussira pleinement. Puisse ce pèlerinage représenter dignement les populations canadiennes, si pleines de foi et de piété, et, par la consécration solennelle qu'il fera en leur nom, ouvrir ici une ère nouvelle de dévotion au SACRÉ-CŒUR, une ère de paix, de prospérité et de bonheur.

Je vous prie de me croire, mon Très Révérend Père,
Votre très affectionné en N.S.,

† D. FALCONIO, ARCH. DE LARISSE,
Délégué Apostolique.

SAINT-HYACINTHE, le 17 Février 1900.

Mon Révérend Père,

Je reçois à l'instant votre lettre d'avant-hier, et je me fais un bonheur de vous dire tout de suite que je suis très désireux que bon nombre de mes diocésains fassent partie du beau et pieux pèlerinage à Paray-le-Monial, qui sera une source si abondante de grâces pour ceux qui le feront et pour tout notre cher pays. Je vais adresser incontinent une circulaire à tous mes curés, pour les exhorter à entrer dans mes intentions et dans les vôtres, et à s'animer d'un zèle ardent pour diriger vers le sanctuaire privilégié du CŒUR de JÉSUS autant d'adorateurs et d'intercesseurs qu'il leur sera possible.

Veillez me croire, mon cher Père, votre tout dévoué en N.S.

† L. Z., Evêque de St-Hyacinthe.

Note de la rédaction. — Dès le lendemain, en effet, Monseigneur adressait à son clergé une *circulaire* dans laquelle deux pages sont consacrées au Pèlerinage. Citons seulement ce court passage où Sa Grandeur émet une idée particulièrement heureuse :

“ Je recommande chaleureusement ce projet à votre zèle, mes chers collaborateurs. Je voudrais que chacun s'en fit le promoteur autour de soi. Serait-il impossible que le diocèse figurât dans ce pèlerinage national par autant de représentants qu'il compte de paroisses? ”

PEMBROKE, 22 Février 1900.

Mon Révérend Père,

Où belle et heureuse, est l'idée d'un pèlerinage international à Paray-le-Monial, pour rendre hommage, à la fin de ce siècle, au SACRÉ-CŒUR de JÉSUS!

Ce projet a mes plus chaleureuses sympathies, et de tout cœur je lui donne mon approbation.

Moi-même, je serais des plus heureux de pouvoir m'associer aux pèlerins, n'étaient mes occupations qui ne me permettent pas de me procurer ce plaisir et cette pieuse consolation.

Faisons des vœux pour le succès de cette religieuse entreprise.

Je vous salue bien respectueusement, et demeure

Votre tout dévoué serviteur en J. C.,

‡ N. Z. LORRAIN, Evêque de Pembroke.

LES TROIS-RIVIÈRES, 23 FÉVRIER 1900.

Mon Révérend Père,

J'approuve avec une grande satisfaction le projet d'un Pèlerinage Canadien à Paray-le-Monial, le printemps prochain. Tout ce qui se rapporte au culte du SACRÉ-CŒUR, tout ce qui tend à promouvoir cette belle et sanctifiante dévotion au SACRÉ-CŒUR de JÉSUS, me va d'une façon toute particulière. Mais une démonstration comme celle que vous projetez, un mouvement si puissant de foi et de piété, qui non seulement témoignera hautement de l'esprit religieux de nos compatriotes, mais encore attirera sur notre pays entier des grâces abondantes, me remplit d'une joie véritable, et me fait désirer ardemment que mon diocèse soit largement représenté dans cette circonstance. Je ferai tout ce que je pourrai en ce sens, et j'espère que mes efforts ne seront pas vains.

Vous ne pouviez mieux faire, je crois que de choisir le R. P. Pichon pour décrire ce pèlerinage.

Je bénis de tout cœur les organisateurs, le Directeur et les pèlerins.

Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mon entier dévouement en N. S.

† F. X., Ev. des Trois-Rivières.

SALABERRY DE VALLEYFIELD, 24 février 1900.

Mon Révérend Père,

J'approuve de tout cœur, en ce qui concerne mon diocèse, le projet d'un pèlerinage canadien à Paray-le-Monial sous la direction de l'Apostolat de la Prière, et je prie Dieu de bénir cette pieuse entreprise. Je souhaite au R. P. Pichon un plein succès dans l'organisation du pèlerinage, et je vous prie de me croire.

Mon Révérend Père,

Votre dévoué serviteur et ami *in Christo*.

† JOSEPH MÉDARD, Evêque de Valleyfield.

CHICOUTIMI, 26 FÉVRIER 1900

Mon Révérend Père,

Vous m'apprenez l'heureuse nouvelle que les Directeurs du *Messenger Canadien*, pleins de confiance dans la piété des fidèles canadiens envers le CŒUR de JÉSUS, se proposent d'organiser un pèlerinage national à la ville du Sacré-Cœur. Je vous félicite bien cordialement de cette pieuse entreprise, et avec vous, j'estime que le Canada catholique doit entrer pour sa part dans le concours des peuples, dans le concert de louanges et d'actions de grâce que JÉSUS-CHRIST attend dans son sanctuaire de Paray-le-Monial où " *Il a fait le dernier effort de son amour pour sauver encore une fois le monde.* "

Je suis donc heureux de marcher sur les traces de Son Excellence le Délégué Apostolique en Canada, d'approuver et de bénir tout spécialement ce pèlerinage et son vénérable Directeur le R. P. Pichon.

Veuillez agréer l'assurance de mon sincère attachement en N. S.

† M. T. Ev. de Chicoutimi.

†
IHS

Le 5 Avril la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " *Famille Chrétienne* "

Lecture de l'Évangile.

Il y a, dit Bacon, un petit nombre de livres qu'il faut lire et relire avec une extrême application. La Bible est de ceux-là. Sans parler du culte que lui avaient voué saint Jérôme, saint Augustin, saint Bonaventure, et tant d'autres saints et docteurs de tous les siècles, citons l'exemple de Bossuet, qui la lisait et la relisait sans cesse, avouant qu'elle était sa passion et qu'il ne pouvait vivre sans elle. Faisait-il une absence, même d'une heure ou deux, l'évêque de Meaux emportait la Bible avec lui, comme sa meilleure et sa plus chère compagne ! La sainte Eglise en a toujours recommandé la lecture à ses enfants, parce qu'elle est très profitable aux âmes bien disposées.

Qu'il est bon, d'exhorter les fidèles à la lecture de nos saints livres : ce sont des sources très fécondes, qui doivent être ouvertes à tous les chrétiens. Le P. Lacordaire, dans une de ses lettres à un jeune homme, lui dit : Lisez tous les jours attentivement deux chapitres de l'Écriture-Sainte, l'un dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau. Mettez-vous un moment à genoux pour vous préparer à cette lecture, et baisez votre Bible avec amour en commençant et en finissant. Il faut que vous arriviez à estimer par-dessus tout chaque parole de ce livre, et à n'estimer les livres des hommes qu'autant qu'ils s'en approchent. L'Écriture-Sainte, ajoute ailleurs l'illustre dominicain, c'est " la bouche de Dieu sur le cœur de l'humanité. " Léon XIII disait, dans son Encyclique du 18 novembre 1893 : " Il importe que tous comprennent quelle estime ils doivent avoir pour les livres saints, avec quel zèle et quelle religion ils doivent venir à eux comme à un arsenal. "

LE MAL DU PARADIS.

(suite et fin.)

Dix ans se sont écoulés. Les cloches de Noël lancent encore, au milieu de la nuit, leur joyeux appel. Debout près de sa fenêtre qui donne sur l'une des principales rues de Vienne. Frantz les écoute.

Les prédictions de Jean se sont accomplies ; Frantz est devenu un artiste célèbre ; ses compositions ont été jouées dans les salons de Vienne, puis à la cour elle-même. La fortune semble avoir pris sous sa protection le fils de l'humble organiste ; tout lui

sourit. ses plus beaux rêves de gloire se sont réalisés, son père est mort, avec la joie d'avoir applaudi aux premiers succès de son fils.

Mais ce n'est pas un vain presentiment qui jadis faisait trembler l'enfant. Non, il ne se trompait pas : le séjour d'une capitale, les applaudissements des grands, les plaisirs du monde devaient lui être funestes. Comme une fleur brisée par un vent d'orage, la foi ardente et naïve de sa jeunesse s'est flétrie au souffle des passions. Longtemps il a combattu, il a souffert, il a pleuré dans cette lutte douloureuse, où l'âme se sent chaque jour plus défaillante et plus découragée; puis, las de se défendre, il a cédé au torrent qui l'entraînait.

Cette âme, que Dieu s'était choisie, n'aurait pu trouver la paix qu'en remontant sur les hauteurs pour les quelles elle était faite. Mais, pour y revenir, il fallait renoncer au tourbillon du monde, aux sociétés frivoles et sans foi. Frantz ne l'a pas fait. Alors, à défaut de la paix, il a cherché l'oubli au milieu des fêtes et des plaisirs. Il l'a trouvé ! Sa conscience se tait, et, depuis que sa mère dort sous les vieux sapins du cimetière, nulle voix importune ne vient plus lui rappeler le Dieu de son enfance.

Ce soir de Noël surtout, les souvenirs du passé étaient bien loin de son âme. On allait, dans une réunion d'artistes, exécuter sa dernière sonate, et, sûr du succès, le jeune homme attendait avec impatience l'heure fixée.

La nuit était froide, mais belle : les étoiles brillaient au ciel, et la lune éclairait de sa lumière blanche les rues de la vieille cité. Pour tromper les ennuis de l'attente, Frantz sortit. Il marcha longtemps, et, tout en se livrant à ses beaux rêves, il s'aventura au hasard, dans les quartiers inconnus pour lui, loin du centre de la ville.

Là, les passants étaient plus rares. Quelques maisons de modeste apparence se voyaient çà et là disséminées au milieu des jardins. Des femmes, des enfants, enveloppés dans leurs manteaux, se dirigeaient tous vers un même endroit. Machinalement, Frantz les suivit. Ils arrivèrent à une modeste chapelle, le jeune homme y entra, distrait, indifférent. Mais à peine avait-il jeté les yeux

Autour de lui, une vive émotion se peignit sur son visage. Il s'agenouilla dans un coin, la tête dans ses mains, comme succombant sous les pensées qui l'assaillaient.

Ah ! quels souvenirs lui rappelait cette humble chapelle ! Dans ce coin perdu de la capitale, il revoyait, comme jadis dans la chère ville de son enfance, la robe blanche des Prémontrés, l'abbé si imposant sous sa mitre dorée, les religieux, prosternés dans leurs stalles tout ce qui, dans ce temps-là, l'avait ému, l'avait fait rêver du ciel.

— Je ne dois retrouver mes amis qu'après la messe, se dit-il. Je veux rester ici, pour entendre un office de Noël, comme autrefois.

Les souvenirs de son enfance se représentaient à son esprit, tous ces vieux souvenirs que l'on peut chasser pour un temps, mais qui restent enfouis dans le cœur, comme la flamme sous la cendre, et se réveillent un jour, plus vifs que jamais. Il revoyait la douce maison paternelle, et sa mère qu'il avait tant aimée ; il se rappelait l'instant des adieux, ses craintes, ses résolutions, si vite oubliées : puis il comparait avec sa vie agitée les pures joies d'autrefois et se disait avec amertume : " Non ! je ne serai jamais heureux ! Le bonheur était là, et je l'ai dédaigné ! "

L'office se terminait, il était encore là, rêvant et pleurant. Une voix jeune et fraîche alors s'éleva dans la chapelle. Elle chantait un cantique, ce même cantique que, dix ans auparavant, il disait avec tant d'amour et de foi ! A ces accents, il sembla au jeune artiste que son cœur allait se briser. Les vains mirages qui l'avaient séduit s'évanouissaient. Gloires, plaisirs, bonheur d'ici-bas, tout disparaissait à ses yeux. Il ne voyait plus que le Sauveur, auquel il avait jadis promis un éternel amour, et qui, de sa crèche, tendait ses bras à l'ingrat qui l'avait oublié. Une voix, plus douce que toute les harmonies de la terre, murmurait à son oreille : " Reviens, il en est temps encore ! Non, ton bonheur n'est pas perdu, car ton bonheur, c'est d'être à Celui qui ne passe pas, et dont l'amour ne nous repousse jamais. "

La chapelle était déserte. Un vieux moine la traversa, et,

s'approchant de Frantz : " Mon fils, lui dit-il, est-ce moi que vous attendez ?

— C'est Dieu qui vous envoie, sans doute, mon Père, " murmura le jeune homme, et il le suivit à son confessionnal.

Ce soir-là, ses amis l'attendirent en vain. Le lendemain, un bil et leur annonçait qu'il faisait une retraite au couvent. Quelques semaines après, une nouvelle étonnante venait jeter la stupéfaction parmi eux : Frantz Müller, l'artiste renommé, applaudi, déjà célèbre à vingt quatre ans, renonçait à la gloire et au monde, pour se faire moine !

Le monde fit ce qu'il fait toujours en semblable circonstance : il blâma celui qui le quittait, il le plaignit, puis... il l'oublia. Bientôt l'artiste, tant admiré, partout recherché, ne fut plus qu'un lointain souvenir. D'autres se présentèrent, on les applaudit, on les loua, et même parmi ceux qui s'étaient dits ses amis, pas une voix ne répéta plus le nom de Frantz.

Et lui ? Avait-il songé à regretter ceux qui l'oubliaient si vite ? Ah ! sans doute, la tentation vint plus d'une fois le troubler. Souvent comme jadis saint Augustin, il entendit des voix enchanteresses murmurer à son oreille : " Pourquoi nous as-tu quittés, nous, tes plaisirs d'autrefois, tes beaux rêves de gloire et de bonheur ? " Mais le jeune religieux levait les yeux vers le ciel, et une voix intérieure lui disait " Le bonheur de ce monde est trompeur, et sa gloire est éphémère ; place plus haut ton amour et tes espérances ! "

Peu à peu, les visions importunes se dissipèrent, le calme se fit dans son âme, et Frantz ne se souvint plus de son passé que pour en pleurer les fautes.

Deux années s'écoulèrent ainsi. Comme aux jours de sa pieuse enfance, l'artiste ne songeait plus qu'à célébrer les louanges de Dieu. Le repentir et la souffrance avaient mûri son talent, et les mélodies se succédaient sous ses doigts, si pures, si touchantes, que ses frères croyaient entendre un écho du paradis.

Mais quand, pour la seconde fois, il vit jaunir les feuilles, et les brouillards d'automne voiler l'azur du ciel, Frantz, commença à pâlir, ses forces diminuèrent. Un mal inconnu le dévorait. Parfois, il s'oubliait de longues heures à la chapelle, absorbé dans une silencieuse prière ; souvent ses doigts s'arrêtaient sur le clavier,

et, l'œil rêveur, il semblait contempler une vision, cachée à tout autre regard qu'au sien. Les moines souriaient tristement, et se disaient tout bas : " Frère Frantz a le mal du paradis, il écoute les concerts des anges qui l'appellent là haut ! "

Ainsi se passa l'hiver. L'été revint, la nature reprit sa riante parure, mais il ne rendit pas au malade sa vigueur d'autrefois. Frantz devenait chaque jour plus pâle et plus faible. Aux premiers froids, il lui fallut rester à sa cellule ; parfois seulement, quand un pâle rayon de soleil perçait les nuages, il venait encore à la chapelle, et, posant sur l'orgue ses doigts amaigris, il répétait les pieuses mélodies qu'il aimait.

La veille de Noël, il y avait bien des jours que Frantz n'a ait quitté sa tranquille cellule ; le soir, il vint trouver le Prieur, et, s'agenouillant devant lui :

— Mon père, lui dit-il, je sens que je ne vivrai plus longtemps ici-bas. Accordez-moi, je vous prie, une dernière grâce ; que je puisse une fois encore accompagner à l'orgue, les chants de mes Frères.

Le Prieur n'eut pas le courage de résister au dernier désir du mourant. L'artiste se traîna jusqu'à la tribune de l'orgue, et là, comme si la douce fête de Noël lui eut rendu la vie, il joua mieux qu'il n'avait joué jamais.

Ses Frères écoutaient, ravis, cette mélodie céleste, dans laquelle l'artiste mourant avait mis toute son âme. Tantôt l'orgue chantait un refrain, pur et doux comme l'écho du bonheur passé ; tantôt il exhalait, comme une plainte, la prière du pécheur pénitent ; puis ses accords éclataient en chant de triomphe et d'immortelle espérance.

Enfin jaillit, sous les doigts de l'artiste, le cantique de Noël, le vieux cantique de son enfance, le chant de son retour à Dieu. Comme la mélodie vibrait, émue, entraînante ! On eût dit que les anges, s'unissant à leur frère, chantaient avec lui son amour et sa reconnaissance.

Les accords devinrent peu à peu plus faibles, pareils à une harmonie qui se perd dans le lointain, puis ils cessèrent tout à fait. Le Prieur, inquiet, pénétra dans la tribune de l'orgue :

— Mon frère, dit-il, il est bien tard, cette nuit glacée pourrait vous être funeste. allez prendre du repos !

Mais, pour la première fois, Frantz était sourd à sa voix. Le religieux s'approcha le touchant pour le rappeler à lui. Ses mains étaient immobiles et glacées... Son âme avait fui, dans un dernier élan d'amour. Le cantique de Noël, commencé dans les ombres d'ici-bas, s'achevait dans la pure lumière des cieux.

VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

Bienheureuse Mort.

(suite et fin.)

Au matin du 31 mai, le P. Macaire arma son disciple pour le dernier combat en lui administrant le sacrement de l'Extrême-Onction ; Fr. Félix la reçut avec une humilité et componction incroyables. N'ayant plus dès lors rien à attendre ici bas, il se sentit plus que jamais embrasé du désir de voir se briser les liens de sa mortalité, et son âme prendre son essor vers les régions éternelles.

Cependant toute la ville de Nicosie était en émoi. Dès le matin du 28 mai, où avait été publiée la maladie grave de Fr. Félix, la foule s'était précipitée vers le couvent des Capucins. Le couvent avait été littéralement envahi par des prêtres et des laïques de toutes conditions. Tous voulaient voir le serviteur de Dieu, se recommander à ses prières, avoir de lui une parole, réclamer quelque objet qu'il eût touché. Tous auraient voulu être témoins de ses derniers instants. Depuis les premières clartés de l'aurore jusqu'à la nuit tombée, le couvent ne désemplissait pas.

Cette affluence, toute sympathique, qu'elle était pour l'Ordre, tout honorable qu'elle était pour le saint malade, ne laissait pas de préoccuper le P. Macaire. D'une part, il était très heureux que la vertu de son disciple brillât aux yeux de tous jusqu'à la fin ; mais il craignait d'autre part que cette foule toujours mouvante ne troublât le calme du moribond à ses derniers instants. Il redoutait

surtout le tumulte qui ne manquerait pas de se produire parmi ces enthousiastes après le dernier soupir du serviteur de Dieu. On va voir de quelle étrange façon il amena, telle qu'il la voulut, la solution du problème.

Le saint moribond gisait, avons-nous dit, plutôt assis qu'étendu sur son pauvre grabat, les épaules appuyées contre la muraille nue, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux à demi fermés, selon l'habitude de sa vie. Continuellement il s'entretenait avec Dieu, parfois à voix haute, mais le plus souvent en silence. De moment en moment, le P. Macaire, dont la cellule était voisine, venait près de lui, et échangeait avec lui quelques courtes paroles. Par ce fréquent va-et-vient, l'aspect imposant, le regard solennel du P. Macaire maintenaient dans le calme la foule qui se pressait dans le corridor et les escaliers. Ainsi se passa cette journée du 31 mai jusque dans l'après midi.

A trois heures précises, au moment où, selon l'usage, toutes les cloches de la ville, sonnait comme pour le glas, rappelaient aux fidèles la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, le malade dit à Fr. Séraphin, son infirmier, d'aller prier le P. Macaire, son supérieur et père spirituel, qu'il voulut bien lui donner sa bénédiction. — " parce que, dit-il, ma dernière heure est arrivée. — " La cellule du P. Macaire étant toute voisine de celle du moribond, la commission fut bientôt faite. Mais le Père soit pour éprouver jusqu'au bout la patience de son humble disciple, soit pour mieux préparer l'accomplissement de ses desseins, se mit à crier de sa voix la plus sévère, et de façon à être bien entendu du malade : — " Voyez-vous l'hypocrite, l'orgueilleux ! Jusqu'à son dernier souffle, il veut faire le petit saint ! Parce qu'il voit autour de lui une foule de gens, il veut leur faire croire qu'il connaît l'heure de sa mort ! Allez ; je vous dis, moi, qu'il ne mourra pas encore. " — Fr. Séraphin retourna près du moribond. — " Fr. Félix, lui dit-il, vous avez entendu ce qu'a dit le Père Gardien ? " — " Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! " répondit simplement le serviteur de Dieu. Et il reprit tranquillement ses colloques avec son Sauveur.

Deux grandes heures se passèrent ainsi. Alors le malade envoya de nouveau son infirmier quérir le P. Gardien. — " Cette fois,

dit-il, mon heure est sûrement arrivée. — A l'instant le P. Macaire sort de sa cellule et vient sur le seuil de la chambre du malade — “ Comment le savez-vous, lui crie-t-il, que l'heure de votre mort est venue? Avez-vous eu une révélation? Votre ange gardien vous a-t-il parlé? Est-ce que vous pouvez, d'ailleurs, partir de ce monde sans la permission et la bénédiction de votre supérieur. Or, je ne vous donne ni l'une ni l'autre. ” — Et il rentra dans sa cellule. — “ Que la sainte volonté de Dieu soit faite! ” dit tranquillement le malade.

Entendant toutes ces paroles, et voyant l'impassibilité du P. Macaire, les assistants pensèrent que la mort du serviteur de Dieu n'était pas imminente et qu'il passerait bien la nuit. Ils se retirèrent donc successivement par petits groupes, à mesure que le jour baissait. Sur le soir il ne restait plus qu'un petit nombre d'intimes. C'était précisément ce qu'avait voulu le P. Macaire.

A l'entrée de la nuit, le D. Bonelli revient. S'approchant du malade, il le palpe, le corps était froid, le pouls absolument insensible. Il l'ausculte, le cœur ne battait plus; les poumons ne fonctionnaient plus; aucun des signes extérieurs de la vie. Il adresse la parole à Fr. Félix; celui-ci répond avec une parfaite lucidité. Immédiatement le docteur se précipite chez le P. Gardien. — “ Mon Père, lui dit-il, Fr. Félix est certainement mort depuis trois heures au moins; pourtant son âme est encore en lui. Je n'y comprends rien. ” — “ Savez-vous, répond le P. Macaire le plus tranquillement du monde, savez-vous pourquoi Fr. Félix est encore de ce monde, bien que tous les signes de la vie aient disparu en lui? C'est que je n'ai pas voulu lui permettre encore de mourir. ” — Le bon docteur fut profondément ému. — “ Eh! pourquoi donc, s'écria-t-il, ne le laissez-vous pas aller prendre possession des joies éternelles? ” — Déposant alors le masque d'impassibilité qu'il n'avait gardé que pour en imposer à la foule, le P. Macaire fondit en larmes. — “ Il faut donc nous séparer de ce doux ami, répétait-il. Le cher Saint va nous quitter; nous ne le verrons plus. Oh! mon Dieu, que cette séparation est dure! Mon Dieu, que votre adorable volonté soit faite! ” — En disant cela, le P. Macaire que l'on croyait si dur, sanglotait comme un enfant. S'é-

tant ensuite un peu remis, il alla vers le malade : — “ Fr. Félix, lui dit-il, si c'est la volonté de Dieu que vous quittez maintenant cette terre, au nom de notre séraphique Père saint François, je vous bénis. ”

A ces paroles, les traits du moribond s'illuminèrent d'une indicible expression de joie ; il semblait déjà savourer la félicité du paradis. Il baisa la main de son supérieur ; il voulut embrasser tous les religieux ; et, pendant qu'ils s'approchaient tour à tour, il les remerciait en termes affectueux de la charité avec laquelle ils l'avaient si longtemps supporté, lui *chétif* et *plein de défauts*. Il les remerciait en particulier des soins dont ils l'entouraient en cette dernière maladie. Les adieux suprêmes étant terminés, Fr. Félix se tourna vers son supérieur, — “ Mon Père, lui dit-il, aidez-moi à faire encore des actes de foi, d'espérance et de charité. ” — Le Père Macaire s'approchant du malade récita lentement, d'une voix émue, mais retentissante, les actes demandés ; puis tombant à genoux, il commença les prières de la recommandation de l'âme, et les continua jusqu'à la fin.

Lorsqu'elles furent terminées : — “ Et maintenant, mon Père, dit Félix, bénissez-moi encore une fois et recommandez moi aux *mains clouées*. ” — C'est ainsi, on l'a vu, qu'il désignait saint François. — “ Mon fils, dit le P. Macaire d'une voix solennelle, en union avec notre séraphique Père, je vous bénis pour l'éternité, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ! ” — Fr. Félix eut encore la force de dire intelligiblement : *Soit pour l'amour de Dieu ! Jésus ! Marie !*... Et jetant un regard de feu sur l'image de l'*Addolorata*, et inclinant doucement la tête sur l'épaule gauche, il rendit en paix son âme à Dieu. C'était le vendredi, 31 mai 1787, vers les huit heures et demie du soir. Le serviteur de Dieu était âgé de soixante-onze ans, six mois et vingt six jours. Il avait passé quarante-quatre ans moins dix-neuf jours dans le rigide institut des Capucins.

Autour de sa sainte dépouille tous pleuraient. Mais nul ne songeait à implorer la divine miséricorde pour cette âme qui venait de quitter la terre ; tous, au contraire, convaincus que cette âme était déjà avec Dieu, se recommandaient à son intercession.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

« A tribord..... attention!!..... »

« -- Barre à droite....., toute!!..... »

Les quatre rameurs, d'un seul mouvement, tournèrent la tête dans la direction indiquée. Sous le ciel bas et noir, une lame énorme, monstrueuse, se rapprochait avec une vitesse effrayante, perpendiculairement avec la côte.

« Toute!..... » cria Mathurin une seconde fois.

D'un clignement de paupières, le barreur fit signe qu'il avait compris.

L'équipage, d'ailleurs, voyait le danger, et, sans rien dire, appuyait le mouvement de toute la force des rames.

Il était temps.

A peine la lourde barque avait-elle évolué, que la vague apparaissait là, tout près, soulevait son avant, se précipitait vers la côte, inondant tout d'énormes paquets d'eau, et si froide que les hommes en claquaient des dents.

Le danger passé, chacun se regarda; personne n'était enlevé. Le dos voûté, la tête basse sous le chapeau de cuir, la jambe rivée en crochet aux aspérités de la carcasse, ils ne faisaient qu'un avec leur barque.

La mer démontée semblait hurler autour d'eux une chanson de mort;

« Ah! tu veux m'arracher les miens!... Garde à toi, Mathurin!... L'as-tu bien embrassée, la vieille avant de partir? »

« Hou! hou!! hou!!! » Et le vent sifflait, amenant à l'assaut de la misérable embarcation d'énormes masses liquides, qui s'affaïaient avec un bruit de massue le long des plats-bords.

« Hou! hou!! hou!!! »

« Essaye de me le reprendre le steamer là-bas... Essaye de l'arrêter dans sa marche à la falaise... Hou! hou!! hou!!! Malheur à vous..... vous êtes déjà parmi les morts! »

Et là, tout près, dans cet horizon restreint que crée la nuit,

les nuages noirs semblaient rouler à la surface houleuse, léchés par la crête des vagues.

Le patron tourna la tête, la côte avait disparu dans l'obscurité ; on entendait seulement le bruit formidable de millions de galets secoués, roulés par les lames de fond, et lancés par l'orage, comme un bélier monstrueux jusqu'au milieu des falaises.

Callec, le plus vieux des matelots, comprit le regard de Mathurin : " Que ça va mal pour nous, pas vrai, patron ? " cria-t-il de toutes ses forces, cherchant à dominer le bruit de la tempête.

Mathurin ne répondit pas ; ses petits yeux en vrille, embusqués sous des sourcils broussailleux, semblaient vouloir percer l'obscurité. Tout à coup, sa main s'étendit à gauche, les doigts tout grands ouverts, dans un geste de terreur imprévue : " Doucement !..... les brisants ! !..... "

Et comme les quatre Bretons ralentissaient le mouvement de leurs rames, dans l'incertitude de ce qu'ils devaient faire, la barque se mit à danser sur la crête des vagues des bonds fantastiques.

Ah ! ils étaient bien perdus, les *sauveteurs*, et on eût dit que la mer en avait conscience, qu'elle en exhalait sa joie sauvage. Sa grande voix était devenue sifflante, aiguë, ironique ; c'était comme des milliers de notes stridentes qui se détachaient sur deux basses profondes : celle des galets à la côte, et celle des vagues sur les récifs : " Ohé, le Mathurin ! échec et mat partout ! "

" Choisis ton tombeau. Hou ! hou ! ! hou ! ! ! "

" Si tu rames, gare les récifs..... Ah ! tu avais cru pouvoir passer... qu'il y aurait assez d'eau... parti trop tard le Mathurin ! "

Et flic et flac, et de bâbord, et de tribord, et de l'avant à l'arrière, la barque montait, descendait, avec des inclinaisons terribles ; et le vent hurlait, et la pluie, une pluie aveuglante, tournoyante, vous remplissant les yeux, arrivait à la rescousse.

" Si tu ne rames pas..... gare la côte.... écoute les galets le long des falaises... tout à l'heure je te fracasserai avec eux.... ou tout de suite si tu veux... ? " Et une vague énorme, passant sous les autres, enlève la barque sur sa crête jusqu'à vingt pieds de hauteur, comme pour leur faire bien savourer une dernière fois le terrible spectacle de l'Océan en furie, et, s'écartant subitement

sous la poussée du large, la barque retombe, toute droite, au creux des flots.

Quand ils remontèrent, le gouvernail était enlevé et le barreur avait disparu. Dans la nuit noire, on entendit un cri d'agonie, on distingua une main crispée au-dessus d'une lame, et ce fut tout.

Alors, ils firent tous le signe de la Croix, et attendirent simplement ce qui devait venir. Tôt ou tard, elle devait les prendre, la grande tombe des marins, ils le savaient, ayant été marins de père en fils. Il paraît que c'est pour aujourd'hui.... alors... à quoi bon lutter...? seulement voilà : là-bas, sur la côte, il y avait les femmes et les enfants qui devaient pleurer. En tout, ça ferait six veuves et dix-huit orphelins.....

Hou ! Hou !! Hou !!!

“ Je crois qu'on va y boire, à la grande tasse. ” fit simplement Mathurin... tâchez de répondre seulement, et il commença en retirant son chapeau de cuir :

“ Notre-Dame d'Auray !

“ Notre-Dame d'Auray !

“ Notre-Dame d'Auray !

“ Notre-Dame des Flots !

“ Etoile de la Mer ! etc., etc. ”

Et tous, cramponnés aux plats-bords, arrimés aux bancs, les bottes, la vareuse trempées sous l'orage, les mains saignantes, répandaient tous ensemble : “ Priez pour nous !.. Priez pour nous ! ”

Ils en avaient besoin, les sauveteurs ; chaque minute poussait la barque vers un tourbillon fantastique, vers un entonnoir monstrueux, produit au milieu de brisants par l'inégalité des fonds. La mort était partout.

Subitement, une petite lueur rouge de sang monta dans la nuit, brilla quelques secondes et s'éteignit en éparpillant sur les flots toute une nuée d'étincelles. C'était le suprême appel du grand steamer à bout de forces, qui agonisait là-bas, à cent brasses des trois récifs du Morin.

“ Tous logés à la même enseigne ! ” fit Mathurin, qui haussa les épaules et cracha dans la mer. Les quatre rameurs regardaient les flots sans rien dire, avec cette expression particulière, faite d'effroi et de résignation, des gens simples qui vont mourrir. La

barque, qu'on ne gouvernait plus, se rapprochait de l'entonnoir avec une vitesse fantastique, glissant, comme prise de vertige, vers le centre de la spirale immense où elle venait de s'engager.

— Pas moins, fit Callec, Notre Dame *devrait* nous donner un coup d'épaule, car enfin, si nous sommes là, c'est par charité.....

— Tais-toi ! moussaillon de malheur, cria Mathurin, t'as encore le temps de dire dix *Ave* avant de boire le grand coup, dis les pour le saut de ton âme, au lieu de débiter des bêtises..... ”

A ce moment, il se fit un grand silence, terrible infiniment ; l'eau tournait, noire et sinistre, jusqu'à un petit point blanc, un remous d'écume qu'on apercevait à cinquante brasses : c'était le haut de l'entonnoir, la fin de l'épreuve, le saut dans l'infini.

— Je crois que ça va y être, fit simplement un matelot.

— Sais pas, ” répondit Mathurin ; puis, brusquement, comme sous le coup d'une de ces inspirations que développe parfois dans l'homme l'approche d'une grande catastrophe, il se leva et, d'une voix de tonnerre : “ Aux rames tous !... et doublez par tribord !... ”

Sans en comprendre la portée, l'ordre fut exécuté, et d'une énergie farouche ils ramaient tous, unissant leurs forces pour une tentative suprême. Mais, moins que jamais, le tourbillon ne voulait les lâcher, et la mer, redevenue furieuse, semblait de nouveau hurler autour d'eux.

Avec son œil exercé de pilote, Mathurin avait deviné à l'approche des brisants, un double courant superposé l'un contrariant l'autre, et produit par l'inégale profondeur des récifs immergés. La résistance était-elle assez grande, pour qu'en y ajoutant l'effort des rameurs, on puisse briser l'attraction et sortir du cercle de mort où le flot les avait engagés ? toute la question était là ! !..... “ Du nerf ! !..... allons ! !..... du nerf ! ! ” criait-il dans la tempête ! !..... Et chaque homme, les bras raidis, le torse lavé par la pluie, tirait..... tirait dur à casser les rames ! !..... Puis, tout à coup, un choc ; et la barque, soulevant son avant, glissa, toute droite, sur un roc plat immergé à peine de dix centimètres, se pencha un instant à droite et à gauche, comme incertaine du côté où elle tomberait, et, finalement, se renversa, éventrée, par tribord.

Pêle-mêle, tous se relevèrent, bousculés par le choc et par le vent, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. "Doit être 11 heures, murmura Mathurin cramponné à l'épave, la mer ne montera plus..... sommes-saves!"

Et, simplement, il souleva son chapeau de cuir, et fit un grand signe de Croix, ce que tous imitèrent. Et ils se serrèrent la main sans rien dire.

Hou! Hou! Hou!!!

La mer, furieuse de les voir échappés, semblait, du bout de l'horizon, accourir à la rescousse.

Ah! Mathurin, ne le fais pas trop vite ton signe de Croix!!... Et des vagues énormes, et des paquets d'eau passaient, soulevant la barque renversée, se ruant à l'assaut de ces cinq malheureux, qui, à genoux sur le roc glissant, se cramponnant les uns aux autres, semblent lui demander grâce, grâce pour eux, et pour les petits enfants aux bras des mères, qui pleurent là-bas sur la falaise.

A ce moment, entre deux gros nuages noirs, la lune apparut à moitié, au milieu du ciel démonté, et, tout vieux marins qu'ils étaient, les cinq Bretons poussèrent un cri d'épouvante à la vue du drame dont elle venait éclairer la fin.

Le steamer qu'ils avaient voulu sauver courait droit aux récifs du Morin avec la rapidité d'une flèche. De loin, on voyait poindre, au milieu de l'écume toute blanche, les rocs sinistres qu'il allait aborder. C'était ce que, dans le pays, on appelait les trois tombes du Morin, trois pierres énormes, à demi-cintrées, qui émergeaient du flot, même à marée haute, comme trois pierres tombales. Bien qu'elles fussent hautes et grandes, la place n'aurait pas été assez large pour y graver le nom de tous les malheureux qui s'y étaient perdus, et, dans le pays, on disait qu'aux marées d'équinoxe, les âmes revenaient là plus nombreuses encore, et plus effrayantes qu'à la baie des Trépassés, et que les sifflements étranges, qui se dégageaient en notes aiguës sur la grande voix des flots, n'étaient autre que leurs supplications demandant des prières.

La liste des sinistrés allait s'augmenter sans doute prodigieusement, car le steamer qui courait à la côte était magnifique. Par quel mystère était-il dans ces parages? Quelle avarie, dans sa ma-

chine on dans sa voilure, l'avait obligé à fuir devant l'orage et à se jeter aux brisants? A quel pays appartenait-il? Combien avait-il de passagers? Autant de questions qui devaient se poser partout, à la côte et sur l'écueil, pendant que le dernier acte du drame allait se conclure.

De leur rocher, les cinq hommes du bateau de sauvetage suivaient, épouvantés et palpitants, toutes les péripéties de la lutte lorsque, doucement, la lune disparut derrière un nuage, et ce fut dans la nuit noire que tout se termina.

Ils entendirent un craquement sourd, suivi d'une explosion, la chaudière probablement qui éclatait; puis, pendant quelques secondes, des cris affreux, à donner le frisson aux vivants, et ce fut tout..... le silence sembla retomber sur les flots.

La mer, sa vengeance satisfaite, sa proie conquise, se retira lentement, menaçante encore, avec de brusques retours, de grosses lames.

Le matin, on aperçut de la côte les cinq sauveteurs, à demi morts de fatigue et de froid. Une barque se détacha et vint les prendre. et ce fut à genoux, les bras en Croix, les larmes aux yeux et la prière aux lèvres, que les cinq femmes reçurent leurs hommes... Une autre, celle du barreur, était debout au pied du grand Calvaire qui domine l'Océan, regardant la mer sans rien dire, mais avec de grands yeux de folle et le poing tendu..... la mer qui lui avait volé son cœur!

CHAPITRE II.

Le ciel et l'eau.

Le ciel gris..... gris jusqu'au bout de l'horizon, d'une teinte mélancolique à faire pleurer.

La mer d'un vert sombre, d'un vert d'abîme.

Par-ci, par-là, quelques épaves pleines d'algues gluantes et de varech.

Sur les flots, un silence immense, un silence de tombeau.

Anéanti, la tête renversée en arrière, un grand cercle bleuâtre autour des yeux, l'enfant se soutient encore au-dessus de la vague, le haut des bras appuyé sur une vergue.... Ses lèvres sont

blanches comme celles d'un cadavre, et s'il s'appuie encore sur le débris flottant, c'est que ses bras, crispés par le froid, se sont raidis au-dessus du bois protecteur.

Que s'est-il passé?..... par quel hasard providentiel est-il sorti du remous causé par l'engouffrement du steamer?..... Comment a-t-il rencontré cette épave secouée comme lui dans la nuit noire?.....

Il n'en sait plus rien, un cercle de fer étreint sa pauvre tête, ses tempes battent atrocement, il semble qu'un voile est tiré devant ses yeux, et sa bouche, pleine d'eau de mer, est tellement crispée, qu'une barque passerait à quelques brasses de lui qu'il ne pourrait pas faire un signe, pas pousser un seul cri.

Ainsi donc, il va falloir mourir... mourir... à onze ans... tout seul... loin de sa mère... Oh! l'horrible chose.....!!

Et, dans sa pauvre tête endolorie, les images terrifiantes arrivent lentement, les unes après les autres, lui représentant en détail la sène atroce qui va se passer.

Dans une heure peut-être, ses bras n'en voudront plus..... et alors.....? Il eut beau fermer les yeux; dans son imagination surexcitée, il vit tout : sa descente à pic à des profondeurs horribles, dans ces abîmes liquides qui clapotent sous ses pieds... de l'eau plein les poumons..... les doigts crispés..... la bouche demandant un peu d'air pour l'amour du bon Dieu..... tout son petit corps secoué par des souffrances qu'il ne connaît pas encore.. et puis les convulsions de l'étouffement suprême..... Non! plutôt tout..... que cela..... Et, dans un effort désespéré, il se raidit sur sa vergue et cria..... cria désespérément vers la côte.

Mais, dans l'immensité silencieuse, il n'entendit aucune réponse..... rien que le bruit monotone du flot contre le flot, et, quand il leva la tête vers le ciel, il vit là-haut, planant droit au-dessus de lui, tout un groupe d'oiseaux de mer qui le regardaient fixement d'un air avide.....

Le pauvre petit n'avait pas pensé à cela; il ferma les yeux, secoué par un frisson d'horreur et pleura, en s'écriant : "Maman... oh! maman!"

CHAPITRE III.

Le Goas-nec, le 20 septembre,
à 10 heures du matin.... parce qu'il pleut.

“ MA CHÈRE PETITE COT.

“ Tu vois, je ne *la* fais pas à l'héroïsme. Tu as bien lu: *parce qu'il pleut!* car, s'il ne pleuvait pas, je serais là, tout près, sur la grève, avec Blanche, à courir pieds nus aux crevettes..... tu ne peux pas te figurer le plaisir que j'éprouve à sentir la fraîcheur du sable mouillé. Depuis deux mois que je suis ici, j'ai contracté des instincts de *va-nu-pieds* tout à fait caractérisés. Je ne mets mes bottines que pour les repas, et le reste du temps je les abandonne à leur malheureux sort..... tant et si bien, que mon grave époux les a trouvées hier sur la cheminée..... en guise de garniture!...

“ Si tu l'avais vu venir mon notaire de mari, et me faire des remontrances graves..... ! graves!!! Il était en redingote noire, et une de mes bottines dans chaque main; c'était d'un comique tellement irrésistible, que, ma foi, je l'ai embrassé pour toute réponse, et avec un brio si extraordinaire, que son éloquence en a été complètement abasourdie. Pauvre Sylvestre!.....

“ D'ailleurs, c'était la faute à Catu. Elle est complètement dépaysée, Catu. A notre retour à Noyon, tu ne la reconnaitras plus.

“ Tout cela pour te dire qu'il pleut, et que nous sommes bloqués dans notre gîte..... or, que faire dans un gîte..... à moins que l'on ne songe?... Et quand on songe, ce ne peut être qu'à la plus aimée, la plus chérie des Got c'est-à-dire à toi!!.....

“ C'est-y tourné ça? Dis donc qu'on n'a pas de littérature à *Le Goas-nec?* (prononce *Le Gôhassuekt*..... Catu y a renoncé; quant à Blanche, elle vous a une manière d'écorcher ce nom-là!!.)

(A suivre)

.....
DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
A JEANNE d'ARC (AYLMEY-EST.)